

En filigrane, un autre chemin

Stéphanie Jacquet

Stéphanie Jacquet

En filigrane, un autre chemin

© Stéphanie Jacquet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6517-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ÉTÉ 2019

Jeudi 04 juillet

— S'il te plaît, écoute quand je te parle !

— Mais je ne fais que ça, t'écouter...

— Laisse ce magazine, bon sang !

Maman était accoudée à la table de la cuisine, pincée derrière son mug fumant.

— C'est bon je t'écoute, inutile de hausser le ton !

— Je hausse le ton ma fille car tu t'intéresses davantage à la vie des autres qu'à la mienne. Donc, je voulais te dire que je vais fêter mon anniversaire l'été prochain. Une sacrée fiesta crois-moi !

— Tu as bien raison maman, soixante-cinq ans ça se fête !

Ma mère aimait sincèrement prendre de l'âge. « Vieillir, c'est vivre encore et encore » répétait-elle à chacun de ses anniversaires. Je n'osais pas lui dire que les années passant, c'est la mort qui arrivait ! J'avais cessé de la contredire depuis quelques années déjà.

— Bon allez, je file au coiffeur.

— Chez le coiffeur, Maman.

— Oui, oui, c'est ça, comme tu dis.

Elle déposa son mug dans l'évier, attrapa son sac à main, me fit un bisou sur la joue et dévala les trois étages. La porte cochère claqua.

Je m'assis en tailleur sur mon minuscule balcon et regardai le clocher de l'Hôtel Dieu qui se dressait fièrement dans le ciel bleu. Je sentais mes pommettes se relever, je souriais, oui je souriais juste parce que j'étais bien, juste à ma place, ici.

Après mes études entre Clermont-Ferrand et Grenoble ainsi qu'une première expérience dans le contrôle interne sur Paris, j'étais revenue vivre dans ma ville de cœur à trois heures de la capitale, loin de lui et près d'eux.

En achetant cet appartement quelques mois plus tôt, je ne m'étais pas dit que c'était l'affaire du siècle, parce qu'en soi je n'en savais rien et je m'en moquais ; je m'étais juste dit que j'y serais bien.

C'était un duplex neuf de soixante mètres carrés, aux portes du centre-ville, baigné de lumière grâce à ses baies vitrées sans vis-à-vis. Le balcon ridiculement petit offrait malgré tout une avancée vers le ciel.

En cette fin d'après-midi, l'air du mois de juillet était chaud. La vibration de mon téléphone me fit sortir de mon état de grâce.

« Rendez-vous à la Cave pour l'apéro ? »

« *Ok avec plaisir ! On se retrouve pour 19 h ?* »

« *Je réserve* »

Deux heures plus tard, vêtue d'une robe légère, lunettes de soleil bien calées sur l'arête du nez, je battais le pavé des rues piétonnes pour rejoindre mon amie.

Les gens que je croisais étaient imprégnés de chaleur estivale, de gaieté, de parfums de bergamote, de vanille ou encore de noix de coco. Je vis Gabrielle au loin, face à moi, assise à l'ombre d'un savonnier de Chine, une cigarette coincée entre les doigts.

En me penchant au-dessus de la table en rotin, je déposai une bise sur sa tempe.

— Oh, ras le bol de ces clients qui ne savent jamais ce qu'ils veulent ! J'en ai marre de bosser dans cette boîte ! gronda-t-elle.

— Et ?

— Je vais partir tiens ! Je vaud mieux que ça !

— Mais ?

— Mais quoi ?

— Mais ?

— Mais.... Mais je ne peux pas parce que je suis trop fainéante pour chercher ailleurs, que je n'y suis pas si mal et que merde, merde, tu m'ennuies là ! me lâcha-t-elle fâchée.

Sur ces entrefaites, le serveur arriva, gêné. Je lui souris et commandai deux verres de Menetou-Salon rouge – parce que le vin rouge ne se boit pas qu'en hiver – et une assiette de fromage.

Gabrielle tira sur sa cigarette et remonta ses lunettes sur le haut de sa tête, emprisonnant par le fait ses longs cheveux roux entre les tiges Dior.

— Si je ne peux pas me plaindre à toi, à qui ?

Elle fit claquer ses ongles laqués rouges sur la table.

— Tu as raison. Je recommence. Comment vas-tu ?

— Mieux, dit-elle en souriant.

La soirée fut délicieuse. Les guirlandes lumineuses qui encadraient la place et la musique si bien choisie par le responsable de cet endroit, offraient l'écrin parfait aux histoires de Gabrielle. Elle avait une tendance à la mythomanie, elle en rajoutait toujours beaucoup. Trop d'ailleurs. Elle était géniale, fabuleuse, extrêmement intelligente selon les dires de son chef. Forcément tous ceux à qui elle racontait cette histoire lui demandaient avec empressement pourquoi, au vu de toutes ses qualités, il ne la promouvait pas, ce à quoi elle répondait « il ne

peut pas augmenter et responsabiliser tout le monde ».

On ne veut pas voir se débattre dans les méandres de ses mensonges la personne qu'on aime, donc on ne pose pas les questions qui feraient tout basculer : « Mais qui peut avoir plus de qualité que toi ? Penses-tu vraiment que l'on te croit ? »

Ses histoires d'amour étaient toujours très compliquées, elle était amoureuse, elle était heureuse seule, elle voulait une vie à deux, elle détestait imaginer écouter quelqu'un d'autre qu'elle tous les soirs, elle ne savait pas. Malgré sa propension à s'aimer énormément et à faire état de sa vie à tous les êtres humains avec qui elle rentrait en contact, quitte à les lasser, elle avait le cœur grand, un cœur dans lequel chacun de nous pouvait se réfugier. Je l'aimais pour ça. C'était une sorte de deal en filigrane, je l'écoutais, faisant fi de ses arrangements avec la réalité et elle me donnait en échange un nid douillet de chaleur et de réconfort quand j'en avais besoin.

Ce soir-là, en rentrant chez moi, je me dis encore une fois que mon choix était le bon.

Vendredi 05 juillet

Ma mère m'avait vendu son ancienne voiture, une Nissan Juke, que je pouvais garer dans la cour de ma résidence.

— Bonjour Madame, savez-vous à qui est ce camion de déménagement ? Je dois sortir ma voiture pour me rendre au travail.

— Bonjour Madame, oui bien sûr c'est celui que j'ai loué, me dit une dame aux cheveux crème.

— Il va falloir le faire bouger. Où sont les déménageurs ? la questionnai-je de plus en plus irritée en regardant autour de moi.

— Je leur ai offert un petit déjeuner au café des halles à côté. Ils vont revenir d'ici vingt minutes.

Elle était tout sourire.

— Non, non, il faut que je parte ! Quelle idée stupide de se garer devant une porte cochère !

— Il n'y avait pas de place ailleurs, me fit-elle remarquer un peu embêtée.

— Ce n'est pas une raison, voyons ! dis-je en claquant la porte de ma voiture après avoir coupé le contact. Je vais les chercher !

— Attendez-moi, je viens avec vous. Vous êtes beaucoup trop énervée, vous allez leur faire peur !

Pas la peine de réduire mon rythme, elle devait avoir soixante-quinze ans et une pêche d'enfer. Arrivée sur la terrasse du café, je vis les deux déménageurs. Ils mangeaient leurs viennoiseries avec appétit, le sourire aux lèvres, légers.

— Bonjour Messieurs, excusez-moi de vous déranger, mais pourriez-vous déplacer votre camion de déménagement ? Il se trouve devant la porte de sortie de ma résidence et je dois aller travailler.

— Oh, excusez-nous Madame, répondit le premier en se levant d'un bon.

— Nous y retournons tout de suite, ajouta le deuxième très mal à l'aise, en secouant son tee-shirt garni de miettes.

Ma voisine aux cheveux crème fronça les sourcils.

— Asseyez-vous Messieurs, dit-elle de façon autoritaire, vous également. Nous avons des choses à nous dire. Messieurs, puis-je avoir les clés de votre camion ?

Circonspects face à cette demande, les chauffeurs étaient comme muets, ne sachant quoi répondre.

— Le PTAC est inférieur à 3,5 tonnes, non ?

— Oui Madame.

— Donc donnez-moi les clés, je vois là-bas qu'une place s'est libérée.

— Nous n'avons pas le droit de...

Elle sortit sa carte d'identité et son chéquier de son petit sac en cuir couleur caramel et les déposa sur la table.

— Voyez, je vous laisse tout cela. Je vous fais confiance, faites-en autant !

Le plus barbu et le plus vieux des deux hommes lui tendit le trousseau de clés. Elle l'attrapa vivement et se mit en route.

— C'est quoi le PTAC ? demandai-je.

— Le poids total autorisé en charge pour un véhicule, me répondit le plus jeune.

— Pourquoi vous a-t-elle demandé cela ?

— Parce qu'en dessous de 3,5 tonnes, le permis B suffit pour conduire un véhicule... Ce qui est le cas ici.

— Donc le moteur qui ronfle, c'est elle qui déplace votre camion ?

Je sentis l'angoisse monter dans les yeux des deux livreurs. Je ne pus empêcher un « oh oh » suivi d'un rire amusé. Elle ne manquait pas d'audace cette mamie ! Dans un élan de légèreté, je fis signe au serveur de m'apporter un café allongé.

Elle revint vers nous à vive allure.

— Eh bien pour une première, je ne m'en suis pas si mal sortie !

— Hein ? ! Mon Dieu, dites-moi que le camion n'est pas abîmé ?

— Mais non, tout va bien, détendez-vous et profitez ! s'exclama-t-elle.

Elle remit son fourbi dans son sac, rendit les clés du camion au plus ancien qui se laissa tomber sur le dossier de sa chaise, trempa ses lèvres à peine ridées dans son café et me regarda avec insistance, voutée au-dessus de sa tasse.

— Je m'appelle Rose.

— Et moi Julie.

— Julie, voyez-vous, Michel et Alban sont chauffeurs routiers, ils traversent la France pour livrer tous types de choses et font quelques déménagements depuis que leur boîte s'est diversifiée. Ils travaillent jusqu'à soixante heures par semaine ! Je trouve cela incroyablement courageux ! Profitons d'eux, pas sûr que nous ayons la chance de recroiser des travailleurs si méritants.

Le sourire reconnaissant des deux hommes accompagnait les mots de Rose.

— Et vous Julie, que faites-vous dans la vie ? me demanda Michel.

— Je travaille dans le contrôle interne pour l'administration publique.

— Ah oui quand même, me répondit-il.

— Ce sont simplement des chiffres et des tableaux Excel.

— Mais Julie, ce n'est pas rien dites-moi ! lança ma voisine.

Rose attrapa un pain aux raisins, chuchota quelques mots que je ne compris pas, avant de mordre dedans. C'était assez étrange de me retrouver avec ces trois inconnus, pourtant aucun silence ne fût gênant, Rose faisait parfaitement le lien entre chacun, nous parlions comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Quelques minutes plus tard, après avoir salué chaleureusement les compagnons de ce matin peu ordinaire, je retrouvai ma voiture et filai au travail. Habituellement j'aimais prendre mon poste tôt le matin afin de profiter de mes soirées, aujourd'hui je quitterai le bureau plus tard que prévu. L'air déjà chaud s'engouffra par les fenêtres ouvertes de la Juke. Je repensais au moment que je venais de vivre. Ce petit bout de femme avait réussi, alors que j'étais contrariée à me faire passer un moment très agréable. Quelle étrange sensation, pour un début de journée, que de se sentir accomplie sans avoir fait quoi que ce soit !

À dix-neuf heures après une journée de travail sans grand intérêt, je me sentais encore emprunte de cette satisfaction qui me tenait depuis le matin même. J'étais très excitée à l'idée de revoir le camion de déménagement et le groupe des trois. Mais personne n'était là.

La rue était encore écrasée par la chaleur. Les volets de tous les appartements et petites maisons de ville étaient baissés. Je n'avais même pas demandé à Rose

si elle emménageait ou déménageait, je ne savais pas si Michel et Alban travaillaient dans le coin, rien, je ne m'étais inquiétée de rien, certaine de les revoir ce soir.

La plénitude dans laquelle je me trouvais s'envola. Voilà, j'avais rencontré d'agréables personnes que je ne reverrais sans doute jamais ! Je détestais cette sensation. Si nous avions échangé nos numéros de téléphone, je n'aurais probablement jamais appelé, mais au moins j'aurais été rassurée de savoir que je pouvais les contacter. Comme m'avait dit une de mes collègues avant que je ne quitte Paris :

— Mais Julie, en province il n'y a pas vraiment de musées, de théâtres, vous n'avez que très peu de choix de films au cinéma, l'ennui t'attend !

— Tu sais entre les horaires de travail et les heures de transport, je n'ai pas vraiment le temps d'y aller alors que j'habite Paris.

— Oui c'est sûr mais ils sont là, au cas où ; là-bas il n'y aura pas de plan B, avait-elle conclu.

C'est ce sentiment qui m'animait : la peur de ne pas avoir le réconfortant « au cas où, j'ai leurs numéros ».

Je restais de longues minutes sous la douche pour me rafraîchir la peau et ruminer ma déception. Quand les choses n'allaient pas comme je le voulais, ce qui arrivait assez régulièrement, j'allais me promener. Après avoir mangé quelques fruits, je descendis dans la rue. J'aimais me balader le soir dans la ville, j'aimais cette tranquillité et cette douceur. Comme la température avait baissé de quelques petits degrés, les volets s'étaient ouverts pour laisser entrer un peu de fraîcheur. Quelques télévisions fonctionnaient et laissaient un doux brouhaha filer dans la rue, on entendait les rires de ceux qui se réunissent autour des barbecues et surtout on pouvait voir les gens vivre et j'aimais cela.

Parfois, en passant devant une fenêtre, un détail pouvait être attrapé et permettait d'imaginer la vie de l'occupant. Une vieille dame qui battait la mesure, sourire aux lèvres, bercée par Chopin, pouvait être une virtuose du piano emmenée par le talent de son élève ou une grand-mère éblouie par son petit-fils. Un homme qui enlaçait celle que j'imaginai être son épouse, pouvait être en fait l'amant aimant qui se faufilait lorsque le mari était en voyage d'affaires. Les histoires de vie pouvaient être multiples. Ce que je voyais n'était que le fruit de mon imagination et non de la vérité. En traînant mes sandales sur les pavés, j'arrivais jusqu'au jardin de la cathédrale encore ouvert en cette période estivale. Il était vingt-deux heures. Assise sur un banc de bois, je regardais sa majesté de pierres.